

THE AUSTRALIAN NATIONAL UNIVERSITY

Annual Examination 1996

EURO4001

FRENCH IV - HONOURS

Study period : 30 minutes

Time allowed : Three hours

Permitted materials : Scribble paper and script books

For candidates for whom English is a second language: Dictionary (English/your native language) (No French or French-English Dictionary)

Answer ALL questions

1 Traduisez en français ce passage (tiré, je vous le signale, d'une préface) :

I suspect that most readers, like myself, are inclined to ignore prefaces, especially long ones. Nevertheless, if they are not going to dismiss the somewhat unusual form of this book as a pretentious search for originality at any price, a decent respect for their opinion calls for some explanation of why facts should be submitted in this way to an all too candid world.

When historians are discussing their craft among themselves, many of them agree that historical judgments are subjective, unlikely to command the universal assent of contemporaries and almost certain to be set aside by future generations. When we come to write, it is a different matter. Whatever our doubts, however conscious we may be that we have only expressed one of the various possible points of view, we pronounce with what purports to be Olympian finality.

There are good reasons for this. Most of the best history has been written by men convinced of the objective validity of their judgment. Even when the reader no longer shares their point of view he often feels that the unrecognised assumptions in the historian's mind have acquired historical interest in themselves, as representative of their age. This has already led to the writing of books about books about events and there is no logical reason why the series should not be prolonged *ad infinitum*.

Historians being human, it is hard to admit, even to one's self, that what one would like to regard as a final verdict can aspire to permanence only as the expression of transient personal or social attitudes. We all accept that this is true of lyric poetry and do not believe everyone must always be as dejected as Shelley once claimed to be over Naples. History, however, seems different. Historians, even while they deny that their work can ever be scientific, still feel that it ought, somehow or other, to be objective. It is, after all, supposed to be about facts. The historian can neither invent his own evidence nor ignore inconvenient circumstances that disprove what he would like to believe. This leaves him with more scope than one might expect. His necessary selection of only part of the evidence, his rejection of one source in favour of a conflicting one and his inference of motive from what actually happened, give him more

freedom of interpretation than he would always like. Anyone who doubts this has only to sample what has been written about Robespierre.

Norman Hampson: *The Life and Opinions of Maximilien Robespierre*

2 Résumé : le texte suivant contient 480 mots. Il s'agit de le réduire à 250 mots environ.

Si, en orthographe, le niveau n'a pas baissé, en revanche l'apprentissage de l'écriture est loin d'être maîtrisé par tous les enfants. Et les raisons en sont claires : l'orthographe française n'a jamais été conçue pour servir de base à un enseignement démocratique, mais, selon le *Dictionnaire de l'Académie* du XVII^e siècle, pour « distinguer l'honnête homme des ignorants et des simples femmes ». Plusieurs travaux ont mis en évidence l'arbitraire culturel et social investi dans ce pur produit de la culture aristocratique et bourgeoise de la fin du XVII^e siècle. Il suffit d'étudier la manière dont les enfants apprennent l'orthographe, pour être frappé par deux choses : la précocité des écarts qui se creusent entre les enfants dans ce domaine et le rôle considérable que joue dans cet écart l'origine sociale. C'est là une situation qui s'explique en grande partie par le fait que l'orthographe française, telle que l'école démocratique en a hérité, n'est guère cet instrument neutre de culture générale pour lequel on la fait passer. En fait, elle est le produit hautement élaboré d'une culture savante qui est en même temps une culture de classe.

L'instituteur se trouve alors devant une tâche paradoxale : autant est-il nécessaire, autant est-il impossible d'enseigner de façon autonome une discipline qui ne peut en aucune façon être séparée de la culture qui la fonde. Telle qu'elle est, en effet, l'orthographe française ne peut pas faire l'objet d'un enseignement en soi.

Voilà qui explique les énormes différences enregistrées entre les performances orthographiques des élèves originaires de différents milieux. Car il est difficile, voire impossible d'orthographier si l'on ne maîtrise pas parfaitement le sens du message à transcrire : on est renvoyé par là aux analyses classiques concernant l'inégal intérêt des contenus scolaires pour les enfants d'origines sociales différentes. Il ne suffit pas de maîtriser le sens. Encore faut-il se rendre compte que l'orthographe implique une analyse grammaticale du message : « C'est un infinitif, donc -er », « c'est un imparfait, donc -ai » ; « le sujet est je, donc -ai+s ».

On dira qu'après tout chacun est logé à la même enseigne. Or rien n'est plus faux. L'analyse grammaticale ne suppose pas seulement une maîtrise correcte de la langue ; elle suppose de surcroît une attitude réflexive à l'égard de la langue, et l'intérêt porté à cette réflexion. Mais nul ne réfléchit spontanément sur son activité spontanée, si ce n'est par l'action constante des autres qui l'invitent à revenir sur son action, à la juger et à la prendre pour objet. La réflexion grammaticale, comme toute autre, n'est jamais que l'intériorisation du jugement des autres. Et c'est là précisément que se situe l'écart maximum entre les enfants. L'élève bourgeois arrive à l'école armé d'une attitude socialement acquise mais devenue spontanée. L'enfant sorti de milieux défavorisés, lui, n'a jamais su acquérir cette attitude réflexive envers sa propre langue. Bref, des inégalités qui existent avant l'apprentissage de l'orthographe se trouvent renforcées par celle-ci.

P. O. M. Dumoy : *L'école de la politique*